



HAL
open science

If it ain't got that swing. Danser avec le virus

Lucine Endelstein, Sébastien Y. Roux

► **To cite this version:**

Lucine Endelstein, Sébastien Y. Roux. If it ain't got that swing. Danser avec le virus. Lucine Endelstein; Guillaume Favre; Sébastien Roux. Effets secondaires. Vivre au temps du Covid-19, Le Bord de l'Eau, pp.107-128, 2022, 9782356878366. hal-03507518

HAL Id: hal-03507518

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-03507518>

Submitted on 27 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Endelstein Lucine, Roux Sébastien, « 'If it ain't got that swing'. Danser avec le virus », in Endelstein Lucine, Favre Guillaume & Roux Sébastien (dir.), *Effets secondaires. Vivre au temps du Covid-19*, Lormont, Le Bord de l'eau, pp. 107-128.

Version finale des auteurs

“If it ain't got that swing”

Danser avec le virus

Lucine Endelstein

Sébastien Roux

Concernés en première ligne par les interdictions et les restrictions, les mondes de la culture, du sport et des loisirs ont été parmi les secteurs d'activité les plus touchés par la crise sanitaire. À l'intersection de ces trois domaines, la danse s'est vue ainsi bouleversée par la pandémie. Comme activité sociale et culturelle, elle nécessitait l'organisation de manifestations collectives et le maintien de relations suivies qu'ont empêché les restrictions imposées ; comme pratique sportive, elle s'adossait à une économie des loisirs structurée – autour de centres d'enseignement, de professionnels et d'événements – que les deux confinements et les interdictions de rassemblements ont durablement affecté. Les danses de couple ont été d'autant plus malmenées – cette pratique étant par difficilement inconciliable avec les mesures de protection sanitaire.

En se concentrant sur le Lindy hop – une danse jazz qui a connu une forte croissance au cours des années 2000 – ce chapitre analyse l'impact profond de la crise sanitaire sur un univers artistique dynamique mais fragile. À partir d'une enquête qualitative menée dans la région toulousaine, nous montrons comment la pandémie a bouleversé une pratique artistique attractive mais faiblement légitime, exposant les professionnels à l'incertitude, au doute et à la précarité mais forçant, aussi, un univers énergique à se réinventer.

Si l'un.e des deux auteur.e.s fréquente le monde du swing depuis plusieurs années, l'enquête proprement dite s'est déroulée au premier semestre 2020 (de février à mai inclus).

Endelstein Lucine, Roux Sébastien, « 'If it ain't got that swing'. Danser avec le virus », in Endelstein Lucine, Favre Guillaume & Roux Sébastien (dir.), *Effets secondaires. Vivre au temps du Covid-19*, Lormont, Le Bord de l'eau, pp. 107-128.

Une quinzaine de personnes ont accepté de nous accorder des entretiens biographiques pour revenir, avec nous, sur leurs vécus de la crise sanitaire. Notre démarche, relayée par une publication initiale sur l'un des principaux forums numériques réunissant cette communauté, a rencontré un enthousiasme réel – certainement lié au besoin qu'avaient les danseurs, disaient-ils, de faire connaître les effets délétères de la mise à l'arrêt d'un secteur jugé « non essentiel ». À deux exceptions près, les interviews ont été enregistrées et conduites en face-à-face selon un dispositif compatible avec les précautions sanitaires (recours aux masques, rencontres dans des parcs et/ou des espaces ouverts, distanciation, gel hydro-alcoolique, etc.). Si nous nous sommes attachés à rencontrer des professionnels comme des amateurs, cette contribution se centre essentiellement sur les premiers, et vise en priorité à renseigner la manière dont la pandémie a bouleversé la danse de celles et ceux qui en font un métier.

Le milieu des danses jazz est un univers marqué par des statuts enchevêtrés, des niveaux de rémunérations variés, des contrats peu protégés et des trajectoires fortement dépendantes des fluctuations de l'activité. Si les danseurs et les danseuses sont passionnées, leurs témoignages donnent à voir des expériences de la crise qui, bien que diverses et variées, restent marquées par la fragilité et la précarité. Nous avons cherché à rendre compte de leur vulnérabilité, sans pour autant nier leur capacité à résister, à s'adapter, voire à se réinventer. En effet, si certains patientent et espèrent le retour « au monde d'avant », d'autres choisissent d'explorer des voies nouvelles et saisissent la pandémie comme une opportunité contrainte pour s'interroger sur eux-mêmes et sur leur activité. Enfin, notre immersion dans le monde du swing questionne également les effets des politiques sanitaires sur les corps et les sociabilités, lorsque les restrictions imposent un « repos » forcé et un arrêt brutal des échanges, des rencontres et des partages. Au fil des mois, jonglant entre suspension de la pratique, bascule sur l'enseignement numérique et espoir de « retours à la vie d'avant », nous avons ainsi suivi comment des *swingers* affrontaient le temps du Covid-19, et apprenaient, à leur manière, comment danser avec le virus.

Essoufflement

Au premier temps

Endelstein Lucine, Roux Sébastien, « 'If it ain't got that swing'. Danser avec le virus », in Endelstein Lucine, Favre Guillaume & Roux Sébastien (dir.), *Effets secondaires. Vivre au temps du Covid-19*, Lormont, Le Bord de l'eau, pp. 107-128.

Les danses jazz (Charleston, Lindy Hop, Balboa...) sont nées dans la première moitié du XX^e siècle aux Etats-Unis ; elles sont issues de l'effervescence culturelle de la diaspora noire dans les années 1920, souvent appelée *Harlem Renaissance*. C'est d'ailleurs à Harlem qu'est né le Lindy Hop, en particulier dans une salle devenu célèbre : le *Savoy Balroom*. Le Lindy hop est une danse de couple produit d'« un syncrétisme culturel complexe, évoquant tour à tour la cadence des chants de travail africains-américains, la corporéité du gospel, ou la formalité des danses de salon européenne » (Sékiné, 2017). Rapidement, l'ambiance de fête des danses jazz et la joie intense qu'exprime le Lindy hop facilitent la diffusion de cette nouvelle danse hors de New York. Des artistes popularisent le Charleston et le Lindy Hop à Hollywood, tandis que des salles s'ouvrent aux quatre coins du pays, des clubs s'organisent et ces danses évoluent¹ – à tel point que les danses jazz deviennent des éléments incontournables de la culture américaine de l'entre-deux guerres. À Harlem, des danseurs poursuivent et raffinent l'art du Lindy hop pendant des décennies, dans un cercle de passionnés abrités des caméras. C'est ainsi que dans les années 1980 certaines danses jazz sont « redécouvertes » par des danseurs européens (comme Maxie Dorf, Sylvia Sakes ou les Hot Shots). Avec l'appui actif, les souvenirs et les archives d'artistes noirs tels que Frankie Manning, Al Minns ou Norma Miller, une nouvelle génération revitalise alors une danse un temps oublié².

Depuis les années 2000, et encore davantage depuis les années 2010, les danses swing connaissent un large succès international, inscrit dans la mondialisation des échanges et des pratiques culturelles et artistiques (Aterianus-Owanga *et al*, 2019 ; Nilsson, 2020). La diffusion de cette danse sociale dans le monde repose sur de nouvelles circulations et sur la mise en tourisme d'un ensemble diversifié de structures et de pratiques dansées, ainsi que sur des circulations virtuelles de pratiques et de savoirs artistiques grâce aux vidéos mises en ligne de démonstrations et de compétitions. Dans les pays où les danses de couple sont autorisées, de Montréal à Pékin en passant par Moscou et toutes les capitales européennes, le swing se propage de bars en festivals, occupe une place croissante dans l'espace public et tisse de nouveaux liens. Les « Lindy Exchanges » par exemple, des événements fondés sur le rassemblement de

¹ Le Balboa par exemple est né d'une évolution du Charleston, reproduisant ses pas de manière à prendre moins de place dans les clubs bondés de la côte Ouest.

² Ces « Anciens », tels qu'ils sont dénommés dans le monde du swing, sont devenus les garants d'une authenticité recherchée dans la transmission de ces savoirs artistiques qui depuis, se sont largement diffusés et transformés.

Endelstein Lucine, Roux Sébastien, « 'If it ain't got that swing'. Danser avec le virus », in Endelstein Lucine, Favre Guillaume & Roux Sébastien (dir.), *Effets secondaires. Vivre au temps du Covid-19*, Lormont, Le Bord de l'eau, pp. 107-128.

danseur·se·s de deux villes étrangères, soutiennent la construction de réseaux transnationaux visibles que les réseaux sociaux valorisent et consolident (Caroll, 2006).

À la veille de la crise sanitaire, Toulouse est une ville renommée dans le monde des danses swing, grâce au dynamisme de sa « scène locale » et à la réputation de plusieurs écoles fondées par des danseurs de niveau international. Avec une vingtaine de lieux d'enseignement, il s'agit de la ville de France accueillant le plus grand nombre de structures dédiées, après Paris. Les lieux où s'enseigne et se danse le swing y sont variés (écoles, associations culturelles, MJC), situés aussi bien dans les quartiers centraux que périphériques mais aussi dans des communes voisines de Toulouse (Figure 6.1). Toulouse condense ainsi toutes les dimensions de la pratique du swing, telles qu'elles se sont récemment développées : enseignement régulier dans des écoles, stages, danse sociale avec de la musique live dans des lieux privés (restaurants, bars...) ou culturels (musées), festivals internationaux, bals de rue qui animent régulièrement plusieurs places et jardins publics (Figure n° 6.2). Qu'ils soient professionnels ou amateurs, les passionnés ont l'occasion de danser « en social » plusieurs fois par semaine. Et la ville attire... Ainsi par exemple, certains enseignants étrangers d'une école de danse renommée se présentent sur le site internet de l'école en déclarant avoir choisi Toulouse « pour danser et apprendre le français », mettant en avant la vitalité de la « scène swing » comme un paramètre déterminant dans le choix de leur ville d'adoption.

Un faux pas

À partir du 16 mars 2020, le premier confinement donne un coup d'arrêt brutal à l'activité. Les écoles et associations culturelles ferment leurs portes ; les concerts, stages et festivals sont annulés les uns après les autres ; les professionnels sont laissés dans l'expectative. Le gouvernement annonce un confinement de deux semaines. Mais la mesure est renouvelée et plonge rapidement tout un secteur dans le doute et l'incertitude. Face à ce bouleversement, les premières réactions sont variées. En effet, dans le monde de la danse, les enseignants occupent des positions diverses, dépendant de leur notoriété, de leur statut, voire, pour certains, du second emploi qu'ils occupent en parallèle. Ce monde professionnel se partage ainsi entre quelques « professeurs internationaux », reconnus et présents dans les stages, festivals et compétitions à

Endelstein Lucine, Roux Sébastien, « 'If it ain't got that swing'. Danser avec le virus », in Endelstein Lucine, Favre Guillaume & Roux Sébastien (dir.), *Effets secondaires. Vivre au temps du Covid-19*, Lormont, Le Bord de l'eau, pp. 107-128.

l'étranger et visibles sur les réseaux sociaux, et la majorité des enseignants qui exercent principalement au niveau local (voire national).

Devenir un professeur international de danse impose de très fréquents déplacements, la plupart des weekends étant occupés par les stages et festivals en France et à l'étranger tandis que se rajoutent en semaine des cours « en local ». La présence régulière dans les compétitions et festivals internationaux est indispensable au maintien d'un rythme d'activité soutenu comme l'explique une danseuse : « les grandes compétitions comme ILHC³ à Washington, Camp Hollywood ou la Savoy Cup à Montpellier, c'est une vitrine pour se montrer et pour être embauchée dans des festivals ». Pour les professeurs de danse internationaux le premier confinement a donné un coup d'arrêt brutal à un train de vie frénétique : « On avait deux festivals par mois en Europe et au Canada, moi j'avais 24 heures de cours en local et François 10 heures ». « Pendant deux ans on était trois ou quatre weekends par mois dans l'avion. On faisait six à dix heures de cours le weekend. Et dix heures de cours à Toulouse entre le mardi et le jeudi ». Pour de nombreux professionnels, les premiers temps de confinement ont été des temps de repos. Tous nous ont avoué, parfois gênés, avoir ressenti un vrai soulagement, « du moins les premiers temps ». « Au début je me suis dit chouette on me force à prendre des vacances » ; « Pendant deux ou trois semaines, je n'ai rien fait – juste dormir, regarder Netflix et manger [Rires] » ; « Au début, je me suis reposé. Les week-ends c'était les invitations ; les semaines, les cours. C'était super mais j'en pouvais plus » ; « C'est quand tu t'arrêtes que tu réalises... J'étais épuisée, le rythme était vraiment intense ». « Notre planning de 2020 était ultra chargé, entre janvier et juin on devait bouger tous les weekends et je me demandais comment j'allais pouvoir tenir ». Pour ces danseurs et danseuses qui, souvent, sont aussi partenaires amoureux, la crise sanitaire s'est accompagnée d'un recentrage domestique souvent perçu comme bénéfique : « au début un mois entier chez nous c'était magique ». Pour beaucoup, les premiers moments du Covid-19 sont ainsi vécus comme un temps de « vacances » ou de « suspension » bienvenue.

Pourtant, au fil des semaines et des annulations de contrats successives, le soulagement laisse place à l'inquiétude face à la disparition des cachets. Sonia, une danseuse habituée à

³ International Lindy Hop Championships.

Endelstein Lucine, Roux Sébastien, « 'If it ain't got that swing'. Danser avec le virus », in Endelstein Lucine, Favre Guillaume & Roux Sébastien (dir.), *Effets secondaires. Vivre au temps du Covid-19*, Lormont, Le Bord de l'eau, pp. 107-128.

sillonner le monde pour se produire et enseigner, nous confie : « Au début j'étais dans le déni, je me disais dans trois, quatre semaines, c'est bon. Et puis avec l'annulation des contrats, chaque semaine, au bout d'un moment c'était dur. Je me suis demandée combien de temps ça va durer. Est-ce que ça va reprendre ? ». Les aides de l'État qui arrivent en avril 2020⁴ lèvent l'angoisse des premiers temps. Comme une partie des enseignants bénéficient du statut de micro-entrepreneur, leurs aides ont été calculées sur les chiffres d'affaires de 2019 : « Quand l'aide est venue je me suis dit : "je peux respirer un peu plus" ». Cependant lorsque ces aides sont calculées mois par mois, leur montant est irrégulier : « En avril 2019 j'ai eu un problème de santé et j'ai loupé quatre contrats, j'ai eu zéro euro. En avril 2020 je ne vais rien toucher ». Malgré cette irrégularité, plus ces professionnels sont avancés dans la carrière, plus leur notoriété est déjà acquise, plus les aides financières sont élevées et l'inquiétude sur l'avenir modérée pendant ce premier confinement. Pour d'autres danseurs et danseuses la crise sanitaire survient juste au moment où leur notoriété récente allait les amener de plus en plus loin sur la scène internationale : « on devait aller en Australie en mai » soupire Claire, 30 ans, avec déception. Et une danseuse en pleine ascension sur la scène swing internationale confesse que son couple était invité en Asie pour la première fois avant l'annulation des festivals.

Certains enseignants de danse qui se consacrent exclusivement à cette activité au niveau local ont pu vivre ce premier confinement comme une menace immédiate : « il y a eu des moments compliqués financièrement et psychologiquement » avoue un enseignant de 40 ans. Si ces professionnels ont un niveau de revenu variable, il se situe en moyenne sur l'année à hauteur du SMIC ; toute suspension, même provisoire, les expose alors aux dangers de la précarité. De plus, alors que la danse est très structurante dans une vie sociale caractérisée par de nombreuses relations, le premier confinement a été d'autant plus violent s'ils se sont retrouvés isolés : « le premier confinement a été le plus dur. Je me suis retrouvé seul alors que je suis une créature sociale ; je n'ai pas eu de motivation pour m'entretenir ; je n'ai pas fait le ménage chez moi pendant deux mois. » L'enfermement est aussi pour certain·e·s un délaissement du corps, outil de travail habituellement sollicité par de longues heures d'entraînement quotidien, d'enseignements et de soirées festives. Pour certains, la diminution

⁴ Le fonds de solidarité du printemps 2020 a permis à tous les auto-entrepreneurs, sans distinction de secteur, de recevoir une aide plafonnée à 1 500 € s'ils avaient perdu au minimum 50 % de leur chiffre d'affaires. À l'automne 2020 les compensations ont été élevées au montant de la perte effective de chiffre dans la limite de 10 000 €.

Endelstein Lucine, Roux Sébastien, « 'If it ain't got that swing'. Danser avec le virus », in Endelstein Lucine, Favre Guillaume & Roux Sébastien (dir.), *Effets secondaires. Vivre au temps du Covid-19*, Lormont, Le Bord de l'eau, pp. 107-128.

brutale de l'activité physique a pu d'ailleurs entraîner une importante prise de poids – jusqu'à dix kilos selon certains témoignages.

Le monde de la danse de couple entretient des liens forts avec le monde du spectacle et de la musique et certain.e.s enseignant.e.s sont intermittent.e.s, en tant que musicien.ne.s ou danseur.se.s. Leurs revenus sont variables en fonction du nombre de dates de spectacles dans le mois, et se situent en moyenne autour du SMIC, la passion prenant largement le dessus sur la rémunération dans ce choix professionnel: « je suis dans une espèce de précarité choisie, ça me va de faire un métier qui est pas très rémunérateur mais qui est très épanouissant » affirme Fabrice, 35 ans.

Ce temps semble avoir été diversement vécu selon la personnalité de chacun et le stade de développement de la carrière : pour Sophie, danseuse de 38 ans déjà bien installée dans son activité d'enseignante et dans le monde du spectacle, « j'ai pu faire des trucs pour moi, j'ai fait des travaux, j'ai pris des cours de danse en ligne [...]. Je n'ai pas été trop travaillée par les inquiétudes par rapport au boulot. J'ai fait des cours en visio au début, puis j'ai proposé un remboursement ». Mais le premier confinement a pu être vécu comme un événement violent en particulier quand l'activité artistique était en plein développement, comme c'était le cas de Fabrice : « Pour l'intermittence il faut 43 dates, et moi cette année je devais faire un dossier à 90 dates de concert. Normalement ça aurait du très bien fonctionner, j'avais déjà fait quasiment mes 40 dates en quatre mois. Je récoltais quatre ans d'investissement à organiser des choses, développer des activités. Je démarchais quasiment plus. ». Ce coup d'arrêt brutal a pu amener rapidement à des remises en question : « Le fait de voir que tout s'est effondré très très vite... Il y a cette impuissance-là qui m'a vraiment fait du mal, parce que jusque-là tout marchait très bien. J'étais très très heureux de faire ça. ».

Passées les premières semaines, la période du premier confinement est loin d'avoir été une période d'arrêt d'activité pour les responsables de structures de danse et d'associations. Outre les enregistrements de cours, de nouvelles tâches apparaissent liées à l'incertitude de la période : la charge administrative devient de plus en plus lourde entre le montage de dossiers pour percevoir les aides auxquelles ont droit les structures (1500€ par mois au premier confinement, puis 10 000€ à partir du deuxième), la communication avec les élèves sur les éventuels remboursements des cours, et surtout sur la période allant d'un confinement à l'autre,

Endelstein Lucine, Roux Sébastien, « 'If it ain't got that swing'. Danser avec le virus », in Endelstein Lucine, Favre Guillaume & Roux Sébastien (dir.), *Effets secondaires. Vivre au temps du Covid-19*, Lormont, Le Bord de l'eau, pp. 107-128.

les changements permanents des restrictions imposent des adaptations et changements multiples dans l'organisation des lieux d'enseignement de la danse.

Hésitations réglementaires

La période de juin à octobre 2020, entre les deux confinements, a été marquée par les nombreux changements de la politique sanitaire relative aux activités sportives, culturelles et artistiques. La pratique de la danse est autorisée avec des restrictions depuis la fin du confinement jusqu'à la fin de l'été : seuls peuvent avoir lieu les cours dispensés dans des structures de danse, avec limitation du nombre de danseurs et mesures sanitaires (gel, masque, espacement entre danseurs, pas de changement de partenaire). Tous les événements tels que les festivals et stages sont annulés. En septembre la rentrée se déroule avec les mêmes restrictions, et l'impact de la crise sanitaire se fait durement ressentir sur le nombre d'inscriptions dans les cours de danse. L'une des principales écoles toulousaines enregistre 50 % d'effectifs en moins en septembre 2020 par rapport à 2019, « sans les soirées et les stages autour » précise son responsable.

Les hésitations réglementaires entre septembre et octobre 2020 ont porté sur la nature même de la pratique, tantôt autorisée et considérée comme activité artistique dépendant du ministère de la culture, tantôt interdite avec les fermetures des salles de sport car considérée comme activité sportive. Le 26 septembre, les salles de sport sont fermées à Toulouse pour quinze jours. Quelques jours plus tard, le préfet de Haute-Garonne précise que toutes les activités sportives, y compris la danse, doivent cesser dès le 30 septembre. Aux aléas des interdictions liées à la politique gouvernementale, s'ajoutent des conflits entre l'État et les collectivités locales relatifs à la politique sanitaire. Les arrêtés préfectoraux concernant les interdictions et restrictions de commerces sont renvoyés à plusieurs reprises devant les tribunaux administratifs par des collectifs, et certains maires de grandes villes françaises s'affranchissent des décisions préfectorales pour rouvrir les bars et salles de sport⁵. À cette période, le collectif national « Liberté Action Danse » se mobilise pour tenter de maintenir l'activité de danse dans les écoles. À Toulouse, le 28 septembre, un référé est déposé au tribunal

⁵ « Toulouse les salles de sport peuvent rouvrir dès ce vendredi suite à une décision de justice » : <https://www.ladepeche.fr/2020/10/02/toulouse-les-salles-de-sport-peuvent-rouvrir-des-ce-vendredi-suite-a-une-decision-de-justice-9112775.php>

Endelstein Lucine, Roux Sébastien, « 'If it ain't got that swing'. Danser avec le virus », in Endelstein Lucine, Favre Guillaume & Roux Sébastien (dir.), *Effets secondaires. Vivre au temps du Covid-19*, Lormont, Le Bord de l'eau, pp. 107-128.

administratif demandant l'annulation de la fermeture des salles de sport. Les collectifs obtiennent gain de cause le 2 octobre, mais la reprise n'est que de courte durée. Le 12 octobre un nouvel arrêté réaffirme la fermeture obligatoire des salles de sport face à la situation épidémique, même si certaines salles de danse restent ouvertes en profitant du flou juridique entourant encore le statut de leur enseignement. L'instauration d'un couvre-feu à 21h le 17 octobre contraint les responsables de structures d'enseignement de la danse encore ouvertes à modifier les plannings. Puis le 30 octobre, le deuxième confinement marque l'entrée dans une période de fermeture de longue durée des pistes de danse.

Cette période est particulièrement éprouvante pour les responsables d'écoles de danses et d'associations du fait de la charge administrative que représentent ces changements successifs y compris de plannings, imposant une communication constante avec les élèves et l'impression de « faire 10 rentrées en une année ». Les entretiens reviennent longuement sur la lassitude et le stress qu'ont induit cette surcharge de travail et l'incertitude qui l'entoure : « c'est une année où on ne gagne rien mais on a doublé le travail administrativement ». Claire, responsable d'une école de danse ouverte en 2019, déclare par exemple « je n'ai pas l'impression d'avoir arrêté de travailler ».

Autres vies

Alternatives

Si la crise sanitaire a engendré un mouvement de repli sur l'espace domestique, une limitation de déplacements et une transformation radicale des habitudes professionnelles, elle ne s'est toutefois pas traduite par une suspension totale des activités. Certes, tous les stages et autres déplacements internationaux se sont interrompus. Mais les activités d'enseignements ont tenté de perdurer, le monde du swing se convertissant massivement aux outils numériques – à l'instar d'autres univers pédagogiques.

En effet, et dès le premier confinement, les écoles de danse se sont tournées vers l'enseignement à distance. Cette évolution radicale suppose une transformation des techniques pédagogiques : si la danse de couple est un art du mouvement, du dialogue corporel et de l'écoute musicale, comment accepter le filtre de l'écran ? La danse est liée à un engagement corporel qui *a priori*, conditionne sa transmission (Apprill, 2015 ; Raibaud, 2015). Au

Endelstein Lucine, Roux Sébastien, « 'If it ain't got that swing'. Danser avec le virus », in Endelstein Lucine, Favre Guillaume & Roux Sébastien (dir.), *Effets secondaires. Vivre au temps du Covid-19*, Lormont, Le Bord de l'eau, pp. 107-128.

printemps 2020, lors des premiers mois d'enfermement et de restrictions, les outils numériques d'enseignement à distance ne sont pas véritablement utilisés et les professeur·e·s tâtonnent. Parmi les plus engagés et les plus familiers des logiciels informatiques, certains décident de se lancer dans le montage de capsules vidéo afin d'enseigner des chorégraphies en solo. Au début, l'expérience reste limitée : « On a proposé quelques chorégraphies, mais on ne savait pas trop comment se positionner, on n'avait jamais fait ça non plus. On n'avait pas forcément le matériel, la place chez soi... » (Loïc). De plus à plusieurs reprises, les professeurs ont souligné le caractère (très) chronophage de cette nouvelle méthode d'enseignement, l'investissement requis par les enregistrements dépassant largement celui des cours en présentiel.

Pourtant, au fil des mois, suivant la même dynamique qui a vu surgir puis s'imposer de nouveaux modes de travail numériques dans les emplois salariés, le monde swing se familiarise aux contraintes numériques. Les enregistrements des débuts laissent progressivement place à des diffusions en direct et des visio-conférences partagées (via les logiciels *zoom* ou autres). Lorsque le gouvernement impose un deuxième confinement, les écoles et les enseignant·e·s sont ainsi beaucoup plus prompt·e·s à réagir. Ainsi par exemple, Loïc nous explique : « [Quand le deuxième confinement arrive], on s'est dit les gens ont payé pour le trimestre et donc qu'on est tenu de leur assurer les cours. On avait prévu en septembre ; on avait dit : "Si jamais il se passe quelque chose on continuera les cours quelle que soit la forme." Ou cette dirigeante d'une école récemment créée qui abonde : « On a investi dans une caméra, dans un bon micro et dans un abonnement zoom. Et donc on s'est lancés là-dedans. »

Même si elle correspond à une stratégie louable de poursuite de l'activité, l'expérience n'apparaît toutefois pas concluante. Les professionnels comme les amateurs témoignent de ressentis ambivalents – il leur manque la connexion avec le partenaire, le partage, l'expérience collective. Loïc, par exemple, prestataire dans la principale école toulousaine, nous explique : « Ça m'a beaucoup déplu parce que je trouvais ça extrêmement dur de voir des gens qui étaient en grande partie seuls chez eux, pour pratiquer de la danse de couple il y avait un truc absurde. Je trouvais ça vraiment triste et un peu absurde ». De même, pour Laura, « ça fait bizarre, ce n'est pas pour ça qu'on a choisi ce métier ...) On n'a pas l'interaction, c'est dur ». Damien va encore plus loin :

Endelstein Lucine, Roux Sébastien, « 'If it ain't got that swing'. Danser avec le virus », in Endelstein Lucine, Favre Guillaume & Roux Sébastien (dir.), *Effets secondaires. Vivre au temps du Covid-19*, Lormont, Le Bord de l'eau, pp. 107-128.

« On parle vraiment de connexion, de sensation avec quelqu'un d'autre. Les gens qui sortent de ça ont peut-être un beau mouvement aujourd'hui, mais en termes de sensations ils sont complètement coupés. Quand ma partenaire disait "bon, ben maintenant si vous n'avez pas de partenaire vous dansez avec une chaise !", j'avais envie de crever. »

Malgré la froideur de la distance imposée par l'écran, certains ont souligné avoir été touchés par l'importance que ces rendez-vous, même frustrants, pouvaient avoir pour leur public :

« Mon avis a légèrement changé parce que j'ai vu qu'il y a des gens qui étaient là, et pour qui c'était important d'être là, parce que c'était le seul loisir qu'ils avaient – le sens de leur existence. Mais d'autres gens m'ont dit : "Moi je passe ma journée derrière l'ordinateur et je ne peux pas concevoir que mon loisir passe aussi par un écran. »

En effet, nous avons rencontré quelques amateurs pour qui la pratique du swing était « tout pour eux ». Ainsi Catherine, 62 ans, qui a monté une association dédiée à la danse dans son village et compte « organiser sa retraite autour de ça ». Ou Justine, 21 ans, danseuse amatrice depuis des années et qui dit « n'avoir jamais pu envisager de s'arrêter ». Mais la plupart des pratiquant·e·s nous ont témoigné la même insatisfaction que leur enseignant face à cette numérisation contrainte. Celles et ceux qui ont suivi ou tenté de suivre les vidéos ou les cours à distance insistent sur la difficulté à danser face à l'écran. La première raison est souvent pratique, beaucoup n'ayant pas l'espace suffisant pour danser chez soi : « J'ai un très petit appartement, j'ai fait un peu de cours zoom, quatre ou cinq fois puis j'ai arrêté ». D'autres ont souligné le caractère contradictoire d'enseigner sans contact une danse de couple, et s'en sont progressivement détachés : « Les profs envoyaient des tutoriels. J'ai eu beaucoup de mal à regarder et trouver la motivation pour danser » ; « Pour moi le lindy hop c'est un partage avant tout, que ce soit en solo ou en groupe. C'est une expérience collective. Je n'arrive pas à me motiver pour danser seule devant une caméra ».

D'ailleurs, bien qu'ils soient une faible minorité, quelques amateurs passionnés n'ont pas supporté l'arrêt imposé et ont participé à des soirées clandestines. Ces rencontres se déroulaient souvent en présence d'un orchestre *live*, dans un domicile privé insonorisé.

Endelstein Lucine, Roux Sébastien, « 'If it ain't got that swing'. Danser avec le virus », in Endelstein Lucine, Favre Guillaume & Roux Sébastien (dir.), *Effets secondaires. Vivre au temps du Covid-19*, Lormont, Le Bord de l'eau, pp. 107-128.

Quelques pratiquant·e·s nous ont expliqué en connaître l'existence sans y avoir participé « sauf, peut-être, à une ou deux occasions ». La gêne exprimée traduisait un certain malaise face à la transgression. Mais les professionnels, quant à eux, se sont montrés à l'inverse critiques vis-à-vis de ces activités clandestines. « Tu comprends, nous a affirmé un professeur réputé, pour nous, chaque soirée ça veut dire qu'on repousse encore et encore la fin de l'épidémie et la réouverture ». Et sa partenaire d'ajouter :

« Bien sûr, on comprend que les gens veulent danser. Mais pour eux, c'est une activité, ou un loisir. Alors que pour nous, c'est notre métier ; on en vit. Les enjeux [ne] sont pas les mêmes. Bien sûr qu'on est en colère. Chaque fois, à chacune de ces soirées clandestines ça a été des semaines en plus sans bosser. »

Réflexions

De fait, pour les professionnel·le·s se , ce temps suspendu s'est aussi traduit par un temps réflexif, mis à profit pour affronter certains enjeux qui traversent aujourd'hui le monde de la danse swing. Lors de nos échanges, trois thématiques sont régulièrement revenues, apparaissant aux agents comme autant de problèmes à laquelle la « parenthèse Covid » permettait de réfléchir : la question raciale, les inégalités de genre et le coût environnemental.

D'abord, et parmi les personnes que nous avons rencontrées, plusieurs danseurs ont témoigné d'un inconfort grandissant vis-à-vis des accusations « d'appropriation culturelle » soulevées par certains militants de la cause noire. Les pratiques artistiques, dont la danse, sont souvent l'expression d'appartenances (locales, régionales, nationales, religieuses, culturelles, etc.) qui dans le contexte de leur diffusion mondialisée et de leur marchandisation peuvent soulever des polémiques et de conflits de légitimité (Aterianus-Owanfa, Djebbari *et al.*, 2019 ; Jimenez Sedano, 2019). La dissémination du lindy-hop dans le monde depuis sa renaissance dans les années 1990 s'est accompagnée d'évolutions, de transformations, de réinterprétations qui soulèvent en parallèle, comme dans tout phénomène de « revivalisme » qu'il soit culturel, artistique ou religieux, la question de l'authenticité et une recherche de conformité aux pratiques originelles, sources de légitimité dans l'enseignement et la transmission. Cette question de l'authenticité a récemment été politisée dans les pays occidentaux sensibilisés aux questions minoritaires et depuis plusieurs années, des voix s'élèvent dénonçant l'effacement des origines afro-américaines du swing (Sékiné, 2017). En effet, dans sa version

Endelstein Lucine, Roux Sébastien, « 'If it ain't got that swing'. Danser avec le virus », in Endelstein Lucine, Favre Guillaume & Roux Sébastien (dir.), *Effets secondaires. Vivre au temps du Covid-19*, Lormont, Le Bord de l'eau, pp. 107-128.

contemporaine, le swing est dansé de l'Amérique latine à l'Asie et à l'Australie en passant par l'Europe et les corps noirs sont souvent absents des pistes. Le swing attire aujourd'hui des individus de classes moyennes et supérieures (Unruh, 2020), éduqués et le plus souvent urbains. En France les danseur.s.es sont principalement blanc.he.s sans que l'enseignement qu'ils reçoivent ne s'adosse nécessairement à une compréhension des origines afro-américaines du jazz, ni des conditions sociales dans lesquelles le Lindy fut inventé. Lors de notre enquête certains professionnels participaient à des échanges en ligne sur l'effacement des origines afro-américaines du swing, organisés autour de questions ainsi formulées : comment enseigner de façon conforme aux origines du swing ? Comment réparer un effacement dommageable ? Comment transformer sa propre pratique dans un sens moins inégalitaire ? Soit parce que certains professionnels s'étaient vus directement pris à parti, soit parce qu'ils cultivaient une lecture politique et militante de leur activité, soit, enfin, parce que certains danseurs ont témoigné à leur tour d'expériences de racisme, certains ont vécu la suspension imposée par le Covid-19 a comme un temps propice au développement d'une réflexion politique sur leur pratique professionnelle et artistique.

Ce questionnement en recoupait d'ailleurs pour partie un autre : celui sur les inégalités de genre au sein du monde de la danse professionnelle, et les rapports de pouvoir entre hommes et femmes dans les danses dites « sociales ». Si le swing se danse en duo, la paire se divise entre un *leader* – qui conduit la danse – et un *follower* – qui accompagne le mouvement initié par son ou sa partenaire. Certes les rôles sont mouvants, et les pratiquant.e.s sont d'ailleurs de plus en plus incité.e.s à changer leurs habitudes lors des mises en situation pédagogiques. Le développement des cours « switch » par exemple (où les débutants apprennent les deux rôles) témoigne d'une révision en cours de la dynamique *lead/follow* (Wade, 2011). Toutefois, en pratique, les conduites restent presque systématiquement adossées aux normes de genre qui font du partenaire masculin le directeur et de la partenaire féminine la dirigée ; à quelques exceptions près, cette division sexuée est respectée au sein des paires professionnelles. Or, avec la crise du Covid-19, et dans un temps marqué par une libération croissante de la parole face aux violences de genre dans les milieux sportifs et artistiques, certain.e.s danseur.se.s – très majoritairement des femmes – ont mis à profit leur nouveau temps disponible pour s'engager dans une mise en question des pratiques. À l'instar des débats autour de l'appropriation culturelle et des

Endelstein Lucine, Roux Sébastien, « 'If it ain't got that swing'. Danser avec le virus », in Endelstein Lucine, Favre Guillaume & Roux Sébastien (dir.), *Effets secondaires. Vivre au temps du Covid-19*, Lormont, Le Bord de l'eau, pp. 107-128.

discriminations raciales, des danseur·se·s ont mis à profit le temps de la crise pour charpenter et diffuser une critique renouvelée des rapports de genre dans le milieu swing.

Enfin, plusieurs professionnel·le·s ont témoigné d'une sensibilité accrue au coût environnemental de leur activité. Cette préoccupation était davantage exprimée parmi l'élite des danseurs –amenés à voyager pour des stages ou des formations le plus loin et le plus souvent. Ils nous ont témoigné du sentiment d'un « abus » face à l'inflation de voyages auxquels les a conduits leur vie professionnelle. Certes, tous ont dit « avoir aimé rencontrer des gens aux quatre coins du monde », mais ils ont aussi exprimé une forme de lassitude, de fatigue, voire de dégoût face au coût écologique trop élevé de leurs déplacements et des événements internationaux les plus importants.

Bien sûr, ces moments réflexifs (autour des questions de race, de genre et d'environnement) font écho à l'actualité et se sont vu nourris par les événements du moment : mouvement *Black Lives Matter*, visibilisation accrue des violences de genre suite aux mobilisations *#metoo*, inquiétudes croissantes vis-à-vis de la crise écologique. D'ailleurs, leur formulation et leur diffusion au sein du monde du swing sont aussi le reflet de la position sociale qu'occupe la plupart des danseurs. Même si avoir des revenus modestes n'est pas un frein à la pratique du swing, les adeptes de ces danses sont souvent, éduqués, attirés par les milieux artistiques et politisés. Mais l'expression récurrente d'un trouble dans la pratique n'en reste pas moins révélatrice de ce qu'a permis la crise sanitaire. Certes, elle fut une suspension, un arrêt, voire une brutalité ; mais, de facto, elle a aussi dégagé du temps. Or, pour celles et ceux qui ont bénéficié des ressources et des dispositions nécessaires, ce moment a aussi engendré le développement de nouveaux intérêts – voire, comme dans le cas du swing, la formulation de nouvelles critiques et de nouvelles préoccupations. Ainsi, face à la rupture de leur quotidien, de nombreux professionnels qui ont mis à profit leurs temps et leurs ressources pour observer, d'un œil neuf, le monde dans lequel ils agissaient.

Rebonds

Comme l'a pointé un professionnel lors de nos échanges, le métier de danseur de swing – qu'il implique enseignement, démonstration et/ou compétition – n'est pas considéré comme une activité sportive de haut niveau. Jamais les professionnels ne bénéficient, par exemple, de conseils diététiques, de préparation musculaire ou de stage de récupération. À la fatigue

Endelstein Lucine, Roux Sébastien, « 'If it ain't got that swing'. Danser avec le virus », in Endelstein Lucine, Favre Guillaume & Roux Sébastien (dir.), *Effets secondaires. Vivre au temps du Covid-19*, Lormont, Le Bord de l'eau, pp. 107-128.

accumulée de l'activité proprement dite s'ajoute d'ailleurs le contexte festif des soirées ou des festivals qui accentue la sollicitation physique : horaires tardifs, bruit, etc. Pour celles et ceux qui intègrent l'élite mondiale, l'augmentation des stages, invitations et déplacements internationaux accroît encore davantage les sollicitations. Enfin, l'absence de fédération éloigne les danseurs de swing d'autres types d'athlètes – et donc des protections associées à la pratique professionnelle des sports de haut niveau (soutien à la reconversion, assurances adaptées, médecine préventive spécialisée, etc.). Ces facteurs additionnés se traduisent par des carrières courtes mais exigeantes, une usure du corps et, souvent, une faible anticipation des stratégies de reconversion.

Les quelques (rares) couples qui acquièrent une réputation internationale peuvent, pour certains, constituer certain un capital : au pic d'une carrière exigeante, les bénéfiques peuvent atteindre jusqu'à 8 ou 10 000 euros mensuels pour un couple, et sont souvent réinvestis dans des écoles de danse ou des dispositifs de formation qui font fructifier un nom ou une réputation. Certes, ces montants élevés ne doivent pas faire oublier que les voies empruntées restent fragiles. Les années fastes, lorsqu'elles arrivent, sont toujours limitées par l'usure des corps – et les professionnel·le·s sont toujours exposé·e·s à la possibilité d'un arrêt brutal de leurs carrières (suite à une blessure ou un accident). De même, l'intrication fréquente entre vie professionnelle et vie domestique conditionne souvent la poursuite de l'activité au maintien des arrangements conjugaux. Une séparation ou un divorce ne produisent pas qu'une division des biens acquis par la communauté, mais peuvent impliquer une baisse d'activité voire une reconversion professionnelle. Mais quelques noms – en réalité des paires de noms – sont parvenus au prix d'efforts considérables, à accumuler suffisamment de ressources pour affronter la crise et ses bouleversements. Maria et Patrick, par exemple, nous ont reçu dans leur nouvelle maison à une heure de leur école de danse. Ce couple célèbre, qui danse depuis des années sur les scènes des cinq continents, a « été impacté par la crise, comme tout le monde ». Ils regrettent « la fin des stages », les interruptions constantes et expriment des inquiétudes quant à leur structure d'enseignement – même si les mesures de soutien les aident à maintenir leur structure à flots. Mais ils ont aussi mis à profit ce temps pour concrétiser un changement de vie en accord avec leurs préoccupations grandissantes pour l'environnement : acheter une ferme en pleine campagne qu'ils espèrent rapidement rénover pour commencer de nouvelles

Endelstein Lucine, Roux Sébastien, « 'If it ain't got that swing'. Danser avec le virus », in Endelstein Lucine, Favre Guillaume & Roux Sébastien (dir.), *Effets secondaires. Vivre au temps du Covid-19*, Lormont, Le Bord de l'eau, pp. 107-128.

activités et développer sur place des stages alliant danse et écologie – faisant du temps de la crise un temps productif d'ajustement et de développement.

Pourtant, si quelques « réussites » sont visibles dans le milieu du swing, la plupart de celles et ceux qui empruntent la voie de professionnalisation n'atteignent pas des revenus suffisants pour se constituer un capital solide. Comme dans de nombreux univers artistiques, les quelques « stars » qui attirent la lumière et suscitent l'envie dissimulent la majorité des travailleurs qui, sans échouer ou faillir, ne parviennent pas à gravir les plus hauts échelons du milieu – eux qui gagnent entre 1 500 et 2 000 euros mensuels, « et encore ça dépend des mois ». Or l'inscription du Covid-19 dans la durée a particulièrement affecté cette majorité peu visible, d'autant plus exposée qu'elle disposait de ressources plus limitées, de contrats plus précaires et d'engagements moins solides.

Parmi ce peuple de la danse, ils sont probablement nombreux aujourd'hui à penser emprunter d'autres voies, pour quitter un univers professionnel qui les a passionné un temps mais dont ils disent qu'il « ne [leur] apportera pas grand-chose de plus ». Loïc, par exemple, a profité de « cette pause forcée » pour envisager « de faire autre chose de [sa] vie ». Au moment de notre échange avec lui, il se déclare « fatigué des gens », « du bruit », et des « échanges », il envisage désormais une formation pour devenir soigneur d'animaux – à 35 ans, il veut « être seul et tranquille », ce qui, d'après lui, « correspond mieux à [son] caractère ». Sophie, quant à elle, a quitté Toulouse où elle enseignait, peu de temps avant la crise sanitaire, pour s'installer dans une bourgade avoisinante à une soixantaine de kilomètres de la métropole. L'arrêt forcé de ses activités l'ont amené à prendre la décision d'arrêter les cours de danse à Toulouse pour profiter d'une « vie plus calme », avec sa fille en bas âge, et de commencer à enseigner dans sa nouvelle ville. Depuis les confinements elle a suivi une formation d'herboriste, s'autorisant aussi bien à changer de voie si cela devenait nécessaire, qu'à reprendre ses spectacles de danses et l'enseignement quand cela redeviendrait possible. Séverine quant à elle a profité de son temps libre pour passer son BAFD afin de travailler comme animatrice de centre de loisirs dans une école. Dans l'incertitude de la reprise des festivals et autres événements internationaux qui rythmaient sa vie, elle a choisi d'agir « pour la justice sociale », en travaillant dans des quartiers défavorisés. En plus d'un complément de revenus et d'une ouverture sur une éventuelle bifurcation professionnelle, cette activité nouvelle lui permet d'agir en accord avec ses convictions politiques. D'autres enfin aimeraient peut-être du changement mais, épuisés et

Endelstein Lucine, Roux Sébastien, « 'If it ain't got that swing'. Danser avec le virus », in Endelstein Lucine, Favre Guillaume & Roux Sébastien (dir.), *Effets secondaires. Vivre au temps du Covid-19*, Lormont, Le Bord de l'eau, pp. 107-128.

affectés par la crise, ils n'ont plus aujourd'hui les capacités de rebond suffisantes. Lors de l'entretien qu'il nous accorde, Damien, par exemple, laisse entendre qu'il a traversé pendant plusieurs mois un épisode de dépression sévère. S'il a voué une passion à la danse et à son enseignement depuis l'âge de 20 ans, il admet qu'il ne sait pas pour « autant quoi faire d'autre » : quand t'as passé 20 ans à danser, tu ne sais pas faire grand-chose ». Il soupire et annonce, résigné, « qu'[il] verra bien ; [il] n'a pas trop le choix de toute manière. »

Tous les professionnels du swing que nous avons rencontrés nous ont expliqué avoir choisi cette voie « par passion », comme c'est le plus souvent le cas dans le monde de la danse (Sorignet, 2010) : pour la plupart ils ont abandonné des métiers ou des études plus conventionnelles, renoncé à des positions sociales valorisées, et sacrifié de nombreuses heures à une pratique exigeante qui, si elle est associée à la fête et aux plaisirs, n'en reste pas moins une voie difficile et sélective. Mais si les professionnels s'unissent dans ce goût, la crise sanitaire a aussi rendu visibles les fractures qui fissurent le métier et les hiérarchies qui l'organisent. Face à au Covid-19, les plus dotés ont pour partie résisté – parce qu'ils disposaient d'une épargne suffisante, de réseaux constitués, d'une réputation solide, ou qu'ils ont su et pu faire du moment une opportunité nouvelle. Mais au moment où nous les avons interrogés, après plus de six mois d'arrêt continu d'activité, d'autres ont surtout exprimé un certain découragement révélant au grand jour – aux autres mais aussi parfois à eux-mêmes – que leur engagement dans la danse les maintenait dans une position inconfortable et usante. Et s'ils sont aussi, à leur manière, fait du temps de la crise un temps productif, c'est moins pour inventer d'autres formes du métier que pour dessiner d'autres chemins et, s'ils le peuvent, commencer à les emprunter.

Conclusion

Au mois de juin 2021, lorsque notre enquête s'interrompt, des couples se reforment sur les pistes de danse mais l'heure n'est pas encore à la joie exubérante partagée par le swing. Les restrictions sont encore de mise avec des jauges appliquées dans les cours et les soirées, les danses swing se pratiquent surtout en plein air, souvent en solo, et les visages restent à moitié dissimulés derrière les masques en papier (Figures 6.3 et 6.4). Des amateurs manquent à l'appel. Certains ont tenu et attendaient le moment – malgré les écrans, la taille des appartements, la

Endelstein Lucine, Roux Sébastien, « 'If it ain't got that swing'. Danser avec le virus », in Endelstein Lucine, Favre Guillaume & Roux Sébastien (dir.), *Effets secondaires. Vivre au temps du Covid-19*, Lormont, Le Bord de l'eau, pp. 107-128.

solitude, parfois la maladie et la fatigue. Mais d'autres s'en sont allés, ayant remplacé « leur activité » par une autre – qu'elle soit sportive (yoga ou course à pied) ou artistique (guitare, composition, etc.). Ce n'est qu'avec l'été, la fin du couvre-feu et la levée de restrictions que la danse reprend à visage découvert, dans des lieux et des temps suspendus entre le monde d'avant et celui d'après.

Du côté des professionnels, le monde du swing vit toujours dans l'incertitude malgré les premiers frémissements d'une reprise. Parmi tous les enseignant·e·s que nous avons interrogés, quelques uns s'accrochaient à une vision optimiste de la reprise des voyages et des festivals, et à leur retour dans la lumière après dix huit mois passés dans l'ombre. Nombreux sont celles et ceux qui pensent s'ajuster. D'aucuns souhaitent désormais « se recentrer », « voyager moins », ou « privilégier le local ; Beaucoup, lorsqu'ils le pouvaient, disent avoir fait du pas de côté imposé par la crise sanitaire une opportunité contrainte de changement. D'autres disent « avoir envie de passer à autre chose », « démarrer d'autres projets », « reprendre des études », voire « [se] reconvertir, tant qu'il est temps ». Dans le monde du swing comme ailleurs, la crise sanitaire semble ne pas être une parenthèse mais un virage.

Bibliographie

- APRILL Christophe, 2015, « One step beyond », *Géographie et cultures*, n° 96 : 131-50.
- ATERIANUS-OWANGA Alice, ELINA Djebbari, SALZBRUNN Monika, 2019, « Introduction : Pistes pour une anthropologie des performances musico-chorégraphiques en contexte transnational », *Revue européenne des migrations internationales* 35 (vol. 35-n°3 et 4): 15-32.
- CAROLL Samantha, 2006, « The Lindy Binge: the Social and Cultural Functions of Lindy Exchanges », *Journal of Media and Cultural Studies*, 20 (4): 447-496.
- JIMENEZ SEDANO Livia, 2019, « Kizomba Dance: From Market Success to Controversial National Brand », *Revue Européenne Des Migrations Internationales* 35 (3-4): 107-27.
- SEKINE Anaïs Leï, 2017, *Les mondes du Lindy Hop. Appropriation culturelle et politique de la joie*, thèse de doctorat, Université de Montréal, Montréal.

Endelstein Lucine, Roux Sébastien, « 'If it ain't got that swing'. Danser avec le virus », in Endelstein Lucine, Favre Guillaume & Roux Sébastien (dir.), *Effets secondaires. Vivre au temps du Covid-19*, Lormont, Le Bord de l'eau, pp. 107-128.

NILSSON Mats, 2020, « From Local to Global: Reflections on Dance Dissemination and Migration within Polska and Lindy Hop Communities », *Dance Research Journal* 52 (1): 33-44.

RAIBAUD Yves, 2015, « Jalons pour une géographie de la danse », *Géographie et cultures*, n° 96 : 5-24.

SORIGNET Pierre-Emmanuel, 2012, *Danser. Enquête dans les coulisses d'une vocation*, La Découverte, Paris

UNRUH Kendra, 2020, « May we have this dance? Cultural ownership of the lindy hop from the swing era to today », *Atlantic Studies*, 17 (1): 40-64.

WADE Lisa, 2011, « The emancipatory promise of the habitus: Lindy hop, the body, and social change », *Ethnography*, 12 (2) : 224-246.